

LAZZAROTTI, Olivier (2021) *Vivent les vacances ! Tourisme et chansons*. Presses universitaires du Septentrion, 214 p. (ISBN 978-2-7574-3357-7)

Dominique Soulancé

Volume 66, Number 186, December 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106883ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1106883ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Soulancé, D. (2021). Review of [LAZZAROTTI, Olivier (2021) *Vivent les vacances ! Tourisme et chansons*. Presses universitaires du Septentrion, 214 p. (ISBN 978-2-7574-3357-7)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 66(186), 359–361. <https://doi.org/10.7202/1106883ar>

Par contre, obtenir des renseignements sur les victimes auprès de parents proches relevait presque de l'impossible, ceux-ci n'étant pas informés des disparitions ou ne pouvant pas se permettre le voyage vers le pays d'accueil. D'où la nécessité d'établir une collaboration avec les organisations humanitaires internationales pour convaincre les familles des disparus de l'importance de fournir des informations nécessaires à l'identification des morts. Dans le cas du naufrage de Lampedusa, 19 familles érythréennes vivant en Europe ont ainsi pu effectuer le déplacement à Rome dans l'espoir d'identifier leurs disparus parmi les corps retrouvés.

L'auteure raconte des scènes émouvantes par exemple, celle d'un père venu d'Allemagne, dont le fils avait embarqué de Libye la veille de la catastrophe, ou celle d'un homme et d'une femme qui attendaient le certificat de décès de leur sœur disparue pour que l'un ou l'autre puisse adopter le fils de cette dernière. Elle évoque également l'histoire d'un homme cherchant sa nièce qui avait obtenu une bourse d'études dans une université européenne et qui avait pris le bateau en pensant pouvoir arriver plus vite pour affronter les lenteurs bureaucratiques.

Le récit de cette expérience est suivi de celui du drame du Barcone, un bateau de pêcheurs qui avait à son bord plus de 800 personnes, alors qu'il ne devait pas en transporter plus de 30. Trop chargé, le Barcone a chaviré à 100 km des côtes libyennes, le 18 avril 2015. Le drame a entraîné la mobilisation de tout un ensemble de corps d'activités italiens, y compris des militaires qui ont érigé un camp sur une base de la marine, sur la côte sicilienne, pour le travail d'information sur les dépouilles.

Après avoir mis en lumière le savoir-faire des pompiers, qui ont retiré de la cale du navire des corps en état de dégradation, Cristina Cattaneo relate certaines découvertes faites par des membres de son équipe, par exemple, le sac de terre accroché à la ceinture d'un jeune homme, qui confirme l'attachement profond de ce passager à son pays d'origine. On retiendra aussi la découverte du bulletin scolaire d'un jeune Malien qui, sans doute, espérait faire valoir ses bons résultats dans le pays d'accueil. Une fois le travail scientifique réalisé, on a procédé à l'inhumation des dépouilles, tout en accompagnant chaque tombe du numéro de dossier de la sépulture. On permettait ainsi aux familles ayant pu fournir des données *ante mortem* de savoir, plus tard, où reposaient leurs proches.

À la fin de l'ouvrage, l'auteure fait part du sentiment qui habitait les membres de son équipe, une fois le Barcone vidé de son contenu : le navire n'a pas été détruit mais conservé, afin de le faire connaître et pour parer à l'oubli. À travers lui, on se souviendra toujours des hécatombes survenues en mer. Le Barcone et sa cargaison d'êtres humains entassés dans une cale rappellent les anciens navires négriers, les violences, les répercussions diverses et ce qui ne devrait plus exister.

Le livre de Cristina Cattaneo constitue une œuvre tout à fait magistrale. Il est à lire absolument, même si le lecteur restera quelquefois sur sa soif par rapport aux histoires racontées, parce que méritant de plus amples développements. Mais à la décharge de l'auteure, on comprendra que l'indigence des informations glanées n'aurait pas permis de mieux étoffer les récits, d'autant que le but recherché était surtout de décrire les péripéties d'un travail scientifique qui a permis de restituer leur identité à des morts.

Salah BOUCHEMAL

Université d'Oum El Bouaghi (Algérie)

LAZZAROTTI, Olivier (2021)
Vivent les vacances! Tourisme et chansons. Presses universitaires du Septentrion, 214 p.

(ISBN 978-2-7574-3357-7)

Croiser chansons populaires et tourisme, voici une approche géographique originale. C'est une nouvelle porte d'entrée pour la géographie du tourisme que nous offre Olivier Lazzarotti, géographe, professeur à l'Université de Picardie Jules Verne, dans son ouvrage «*Vivent les vacances! Tourisme et chansons*», paru en 2021 aux Presses universitaires du Septentrion.

La thématique du tourisme en tant qu'objet d'étude entre dans le champ de la recherche géographique dans les années 1950. Mais c'est à partir de la décennie 1990 que la géographie du tourisme acquiert une reconnaissance institutionnelle, avec les travaux de Georges Cazes et



Roger Brunet. Rémi Knafou et l'équipe MIT (Mobilité, Itinéraire et territoires) rompent avec les statistiques officielles et insistent sur les liens entre touristes et lieux. En 2013, Philippe Duhamel proposera une définition alliant les trois dimensions espace, temps et expérience personnelle: «[V]oyage à but récréatif qui mobilise un système d'acteurs, de pratiques et de lieux. Il implique un déplacement temporaire hors de la sphère du quotidien et hors du temps du travail, introduit une rupture dans la vie et permet d'autres modes d'habiter». La définition géographique du tourisme évolue au cours du temps, tout comme son extension à l'échelle planétaire.

Dans l'introduction, l'auteur produit un catalogue non exhaustif des différentes définitions du tourisme (OMT, INSEE, MIT) et des auteurs s'intéressant aux relations entre tourisme et chansons, dont Yves Borowice – signataire de la préface de ce livre. Puis il dévoile ses critères de sélection des chansons, dont il assume «la part d'arbitraire qui traverse le choix de certaines d'entre elles» (p. 29): présentes sur Youtube, essentiellement françaises et rapportant une expérience touristique.

Le corpus comporte 200 chansons composées entre 1891 et 2020 dont près de la moitié concerne les années 1960-1970 correspondant à la «seconde révolution touristique», période de diffusion et de diversification de cette activité. Une étude statistique est menée sur le corpus, agrémentée de graphiques: nombre de chansons retenues par année, interprètes, mots les plus utilisés, mots du corps, noms de lieux.

L'ouvrage se décline en six chapitres. Dans le premier, Lazzarotti constate que les chansons d'avant la Seconde Guerre mondiale prônent un tourisme balnéaire littoral réservé à l'élite sociale française. À partir des années 1960, le tourisme devient «bannière et instrument de contestation (p. 46)» principalement au travers de «Salut les copains», émission radiophonique d'Europe 1. Les chansons françaises qui traitent du tourisme sont alors souvent interprétées par de jeunes femmes, mais leurs paroliers n'en demeurent pas moins des hommes plus âgés. Chanter le tourisme participe à une profonde transformation de la société française: «Faire du tourisme c'est appeler à construire une autre société»: refuser le travail, en finir avec l'école, balayer la famille, privilégier les copains, s'émanciper, voter, inventer un nouvel «habiter pétri d'influences venues des États-Unis» (p. 57).

Dans le second chapitre, l'auteur tente de définir le touriste au travers des textes des chansons: un habitant de passage (p. 62), mobile, parcourant des lieux qu'il ne connaît pas; un étranger facilement reconnaissable donc vulnérable (p. 63). Être touriste c'est faire des choix: choix d'une destination, d'un lieu rêvé, d'un hébergement, d'un moyen de transport.

Les chapitres III et IV évoquent l'amour puis la plage. Les expériences touristiques que racontent les chansons interrogent sur ce que «fait donc le tourisme à l'amour» et sur «que fait l'amour au tourisme» (p. 93). Les chansons révèlent que l'expérience touristique à deux «parfois tragique, parfois heureuse, est toujours une épreuve de vérité (...) et est celle de la confrontation d'un couple à des lieux où il fait bon s'aimer et où il est insupportable de ne pas s'aimer» (p. 112). Et la plage... elle demeure le lieu le plus abordé dans les chansons populaires – nostalgiques ou entraînant, multilingues – qui rappellent les vacances à la mer et sentent bon le soleil. La plage devient ainsi «pays des touristes» (p. 115), «empire des sens» (p. 124), «naturiste» (p. 126), mais aussi «lieu périphérique, marginal (...) où chacun peut se dissimuler hors de la société et des lois» (p. 142). Toutes les plages ne sont pas touristiques (p. 115).

Dans le cinquième chapitre, l'auteur explique que les chansons font aussi la part belle à la critique du tourisme et des touristes. On chante les désagréments du voyage (p. 147), le décalage entre lieu rêvé et lieu pratiqué (p. 148), la routine du tourisme (p. 151). Tromperies, arnaques et exploitation commerciale en tout genre sont de mise; tourisme de masse, affrontement des classes sociales, résidants contre touristes sont décriés dans nombre de chansons (p. 152-161). Les touristes sont qualifiés tour à tour d'envahisseurs, de consommateurs, de prédateurs, d'égoïstes, d'inconséquents ou de victimes (p. 162-168). Et l'auteur termine ce chapitre en posant la question «suffit-il donc que les touristes s'en aillent pour que ceux qui restent soient heureux?» (p. 168).

Les titres choisis pour le dernier chapitre projettent l'idée d'un autre tourisme, d'une autre manière de vivre dans un monde qui change: partir ou ne pas partir devient un choix, on peut faire du tourisme près de chez soi, le week-end devient un «temps et une pratique touristiques» (p. 183), «des lieux non touristiques peuvent être habités touristiquement» (p. 185).

En conclusion, Olivier Lazzarotti constate, par le jeu des questions-réponses, que les chansons qui parlent du

tourisme seraient un «art du futur rêvé» (p. 191). Elles donnent une image biaisée de la vie sociale et elles invitent tout un chacun à se projeter dans un monde meilleur ou à réfléchir sur soi. En définitive, les chansons populaires forment un réservoir conséquent pour qui cherche à comprendre le tourisme et en particulier le tourisme comme une des manières d'habiter le monde.

Cette analyse du phénomène touristique par le prisme d'un corpus de chansons populaires est agrémentée de codes QR permettant d'accéder à l'écoute des morceaux cités. Si l'ouvrage présente un intérêt réel pour alimenter la réflexion sur une problématique originale, la lecture de la webographie et de la bibliographie présente des manques. Il aurait été intéressant d'y voir figurer les travaux de spécialistes de la chanson française, tels Stéphane Hirschi, fondateur du festival Le Quesnoy en chanteurs, Cécile Cecchetto et ses chansons politiques ou encore le réseau «Chanson. Les ondes du monde», de l'Université d'Aix-Marseille. À noter qu'une erreur de prénom s'est glissée tout au long de cet ouvrage (Philippe Chevallier et non Dominique), ce qui est regrettable. L'ouvrage risque ainsi de laisser des chercheurs chevronnés sur leur faim.

Dominique Soulandé

Université de Lille



BHERER, Laurence, CLOUTIER, Geneviève et MONTAMBEAULT, Françoise (2021) *L'engagement poussé là où on le sème*. Écosociété, 216 p.

(ISBN 978-2-897-19753-7)

Les auteures de l'ouvrage, Françoise Montambeault, Laurence Bherer et Geneviève Cloutier, sont toutes trois professeures au Québec : à l'Université de Montréal pour les deux premières et à l'Université Laval pour la troisième. Elles ont, en rapport avec le sujet, une production scientifique assez riche.

L'illustration du livre est d'Emanuelle Dufour, doctorante en éducation artistique. Le fait d'imager l'espace a permis de représenter la réalité des dynamiques au Carré Casgrain (un ancien terrain vague de Montréal). Plus généralement, la qualité de la couverture,

la typographie et la mise en page sont satisfaisantes. L'ouvrage s'adresse à un large public, un peu plus centré sur des lecteurs québécois, mais pourrait bien intéresser des publics à l'échelle internationale. De sa lecture, nous retiendrons l'originalité d'une écriture collective, d'abord par les trois auteures, ensuite à travers de nombreuses relectures, dont celles des membres du collectif du Carré Casgrain, qui fait l'objet du livre.

Les auteures réfléchissent aux raisons qui poussent des habitants à s'investir dans des projets de verdissement et aux nouvelles formes d'engagement politique que cela suscite. Le récit tourne autour de l'occupation par un collectif de résidants, entre 2017 et 2019, d'un terrain vague situé au coin de la rue Bellechasse et de l'avenue Casgrain, dans l'arrondissement Rosemont-La Petite-Patrie, à Montréal. L'objectif était de faire un jardin en permaculture et un espace de rencontre de ce petit lopin. Le Carré a constitué un lieu de partage de savoir-faire horticoles, de confection d'accessoires en matériel recyclé, d'organisation d'activités socioculturelles et de gestion des relations entre voisins. Un fonctionnement horizontal, centré sur l'autonomie et la collaboration, a été expérimenté par les membres du collectif et, petit à petit, une véritable communauté a vu le jour. Les membres sont même devenus sollicités, notamment par l'arrondissement, comme représentants dans des affaires de développement local. En retour, l'arrondissement s'est saisi du dossier en décrétant, pour ce terrain, l'imposition d'une réserve à des fins de parc. En même temps, la perspective d'un achat est restée incertaine, au regard des moyens financiers limités de l'arrondissement.

Le sujet traité dans cet ouvrage revêt de l'importance à divers points de vue : économique, sociopolitique, urbain scientifique et culturel. Dans le contexte économique de la ville d'aujourd'hui et un peu partout à travers le monde, les investissements fonciers constituent d'excellents placements financiers. Sauf que l'évolution dans la valeur des actifs fonciers selon la loi du marché peut générer des déprises, des friches, des «délaisés» et des «dents creuses» qui évoluent en véritables entraves pour la durabilité et la cohérence des quartiers.

Ensuite, nous nous trouvons dans le contexte sociopolitique et urbain particulier de Montréal, en manque d'espaces publics et de jardins dans un rayon de service satisfaisant. De tels espaces répondraient à des besoins de socialisation et de rafraîchissement urbain durant la période estivale,